

L'Illustration Européenne

ABONNEMENTS.
 BRUXELLES, 10 fr., - PROVINCE, fr. 10.50.
 ÉTRANGER fr. 10, plus les frais de poste.
 Directeur : THÉO SPÉE.
 Rédacteur en Chef : MARCELLIN LA GARDE.

SOMMAIRE. - Gravures: - Le Convoi d'un Enfant (Finlande), d'après M. Edelfelt. - Dix à quinze Gouttes sur un Morceau de Sucre, d'après M. B. Kirsten. - Fioraia Souvenir d'Italie, d'après M. C. Schreiber. - L'Intérieur de la Mer. Les Plongeurs.
TEXTE: - Nos Gravures. - Le Bouquet Dénonciateur. Nouvelle. - Causerie. Ce qu'était jadis la Lecture; ce qu'elle est et ce qu'elle pourrait être. - Les Maîtres anciens. - La Science Popularisée. L'Intérieur et la Croûte du Globe terrestre. - Une petite Leçon pour les Conteurs. - Le Coup de Cravache, ou Topee-le-Mulâtre. Roman.

ADMINISTRATION.
 Boulevard du Nord N° 107.
 à BRUXELLES.
 Administrateur: C. APPELIAN.
 Prop.-Éditeur: HENRI BOGAERTS.

N° 7.

— 11^e. ANNÉE. —

18 Décembre 1880.

NOS GRAVURES.

LE CONVOI D'UN ENFANT. (FINLANDE.)

Toute la famille en larmes conduit au champ de l'éternel repos, le pauvre petit que la mort vient d'enlever à sa tendresse. L'aïeule est assise auprès de la mère, triste et silencieuse; à l'arrière, le grand-père tient

la barre, tandis que la fillette, à côté du cercueil, suit d'un œil rêveur les sillons de la barque dans l'eau, et semble douloureusement affectée. Lentement la funèbre embarcation fend les eaux paisibles du lac, sous les coups vigoureux d'un robuste rameur. Au loin, la terre disparaît insensiblement et commence à se perdre dans les brumes du Nord. M. Edelfelt, artiste suédois, dont les œuvres ont été remarquées à la dernière Exposition

de Paris, nous dépeint ici, avec un caractère très-touchant et très-dramatique, une scène de mœurs de ce peuple finlandais, qui a conservé jusqu'à nos jours sa nationalité et ses vieilles traditions patriarcales. On sait que la Finlande, bien que soumise au sceptre des Czars, a toujours été ménagée par ceux-ci, et qu'elle forme un grand-duché, ayant une administration particulière et une constitution qui lui est propre.



LE CONVOI D'UN ENFANT (FINLANDE), D'APRÈS M. EDEL FELT.

DIX A QUINZE GOUTTES SUR UN MORCEAU
DE SUCRE.

Ce vieux célibataire est sans doute tourmenté par quelque crampe d'estomac qui l'oblige à se faire droguer. Son docteur lui a prescrit comme remède de verser sur un morceau de sucre dix à quinze gouttes d'un certain élixir, lui promettant à ce prix un prompt retour à la santé.

— Saperlotte ! s'est écrié notre bonhomme en versant les quinze gouttes ordonnées.

Et en même temps une odeur des plus âcres lui est montée au nez. Et il est là, faisant une horrible grimace, se demandant s'il pourra jamais s'incorporer une pareille drogue ; sa gouvernante, avec une touchante sollicitude, l'excite, l'encourage, mais malgré toutes ses exhortations, toutes ses remontrances, il reste indécis, hésitant, et la brave fille aura, je crois, bien de la peine à lui faire entendre raison.

M. Kirsten a rendu cette petite scène intime avec une vérité, un naturel vraiment réjouissant. Il n'y a pas jusqu'à la pose du chien qui ne soit comique ; le roquet regarde son maître avec ses deux grands yeux, et l'on se demande ce qui peut bien se passer derrière ce regard si intelligent et qui semble suivre la scène avec le plus vif intérêt.

FIORAIA. — SOUVENIR D'ITALIE.

Fioraia ! tel est le cri qui retentit à vos oreilles dans les rues de Florence, la ville des fleurs par excellence ; et vous vous voyez en un instant entouré de tout un essaim de jeunes bouquetières, chargées de petits paniers de fleurs, qui vous flattent agréablement la vue et répandent autour de vous leur délicieux parfum.

La fleur est la fille du matin, disent les poètes. Aussi, avant même le réveil de la grande ville, notre petite marchande de bouquets est déjà à son poste, avec sa corbeille, pleine de fleurs au frais et vif éclat.

Bientôt le jour ramène dans les rues l'animation et la foule, qui est accueillie aux cris de : Fioraia !

Les uns achètent, les autres continuent leur chemin sans se préoccuper de la bouquetière ; d'autres enfin la trouvent importune, se montrent parfois un peu durs à son égard ; peu cependant résistent à la tentation de se parer d'un bouquet, comme pour conserver à Florence son nom de „Cité des Fleurs.”

L'INTÉRIEUR DE LA MER. — LES PLONGEURS.

L'océan recèle sous la masse de ses eaux, à des profondeurs variables, des richesses incalculables, qui de tout temps ont excité la convoitise de l'homme.

Nous ne parlerons pas de ces richesses vivantes, de ces poissons, de ces cétacés, etc., dont la mer est peuplée, et dont nous apprécions chaque jour les bienfaits incomparables. Mais nous voulons dire quelques mots sur ces produits, dont il est si aisé de se passer : du nacre, de la perle, du corail. Quant aux éponges, c'est autre chose.

On ne sait pas quelles souffrances, quelles fatigues, quel martyre endurent ces malheureux mineurs de l'océan, ces plongeurs, pour nous procurer quelques brimborions aux brillantes couleurs, aux reflets éclatants ; il n'est pas de métier plus pénible et plus homicide.

Il est à remarquer toutefois que la profession de plongeur n'est point de celles que le premier venu consent à embrasser. Elle est demeurée l'apanage de certaines populations, chez lesquelles elle se transmet le plus souvent de père en fils. C'est ainsi que la pêche des éponges est exclusivement pratiquée par des Grecs et des Syriens ; celle du corail, par des Génois et des Napolitains ; celle du nacre et des perles par des Malais, des Indiens et des nègres.

Les éponges se trouvent à la distance d'un à deux kilomètres au large sur des bancs de rochers formés par des débris de mollusques.

Les belles éponges ne se rencontrent qu'à la profondeur de douze à vingt brasses ; celles qu'on récolte dans les eaux plus basses sont de qualité inférieure.

La pêche du corail se fait sur les côtes de l'Italie, de la Sardaigne, de la France, dans le golfe de Lyon. Voici comment se fait cette pêche. Huit hommes montent une felouque, petit bateau, qui porte dans ce cas le nom de coraline. Ils ont avec eux une grande croix ; à chaque bras de cette croix est attaché un solide filet en forme de sac ; on descend horizontalement la croix dans la mer, au moyen d'une forte corde, puis le plongeur descend à son tour et il manœuvre l'appareil de manière à racler les rochers auxquels le corail est attaché, et à engager ce dernier dans les filets ; au bout d'une demi-minute de ce travail, on retire vigoureusement la corde et on ramène le plongeur à la surface.

La pêche des coquillages, qui fournissent le nacre et la perle, est la plus difficile et la plus périlleuse de toutes ; on recueille ces coquillages en Asie, sur les côtes du Japon, dans le golfe Persique, la Mer Rouge ; en Amérique, sur les côtes de la Colombie, de l'Equateur, du Chili, du Pérou, de la Guyane, dans le golfe de Mexique.

La plus grande profondeur à laquelle pouvait jadis descendre un plongeur ne dépassait pas quinze mètres, et le temps qu'il pouvait séjourner dans l'eau, une demi-minute au plus. — Un plongeur devient rarement vieux. Beaucoup contractent de bonne heure une maladie affreuse ; leur vue s'affaiblit, leurs yeux s'ulcèrent, tout leur corps se couvre de plaies. Combien meurent étouffés au fond de la mer ou deviennent la proie des requins, la terreur des chercheurs de perles.

L'art du plongeur tel que le pratiquent les Indiens, les Nègres, les Malais, etc., est tout-à-fait élémentaire et, on peut le dire, barbare. En Europe, la science est venue au secours des travailleurs sous-marins ; et on a imaginé des appareils qui leur permettent de descendre à des profondeurs considérables et d'y demeurer des heures entières, en continuant de respirer à pleins poumons.

Le plus ancien de ces appareils est la cloche, qu'on faisait descendre dans l'eau, où elle emprisonnait une quantité suffisante d'air pour alimenter pendant plusieurs minutes la respiration du plongeur. Plus tard, on imagina le scaphandre, véritable armure imperméable dont le plongeur se couvre avant de descendre au fond de l'océan ; c'est le casque de cette armure qui porte les tuyaux destinés au renouvellement de l'air. Enfin, un ingénieur français a imaginé de débarrasser le plongeur de cette armure, et de la remplacer par un réservoir rempli d'air comprimé et qui se boucle sur le dos avec des courroies comme un sac de soldat ; un double tube en caoutchouc qui s'adapte à la bouche du plongeur, rend très-facile l'aspiration et l'expiration. Avec cet appareil, un homme robuste et habitué au métier, travaille aisément pendant une heure et demie, et à une profondeur de quarante à quarante-cinq mètres.

LE BOUQUET DÉNONCIATEUR.

Nouvelle.

VIII.

Un soir, bien tard dans la nuit, Herman, revenant du palais du duc de Sorranti, retournait chez lui, le cœur tout palpitant des douces émotions de l'amour et de l'espoir, préoccupé de la magnifique manifestation qui se préparait pour le lendemain, jour où il allait recevoir les honneurs du Capitole.

Le ciel était d'une pureté sereine et brillait d'une clarté éblouissante ; la lune reflétait sa mélancolique lumière dans les eaux bleuâtres du Tibre qui coulait paisiblement entre ses deux rives.

Le jeune sculpteur s'arrêtait souvent pour contempler l'admirable spectacle de cette belle nuit, quand tout-à-coup il vit se dresser devant

lui une étrange apparition, qui lui barrait le chemin, et dont la grande ombre s'allongeait sur le sol.

Herman s'arrêta plus surpris qu'épouvanté....

— Que me voulez-vous ? cria-t-il d'une voix forte.

L'apparition rejeta en arrière l'espèce de voile qui lui cachait la figure :

— Regarde-moi bien, Herman, dit-elle ; me reconnais-tu ?

— Marguerite !... exclama celui-ci, qui sentit à cette vue un frisson glacial lui parcourir tout le corps.

— Moi-même ! reprit-elle, d'une voix entrecoupée par les sanglots et tremblante d'une sourde colère ; moi, cette Marguerite, que tu as tant chérie et que tu as odieusement abandonnée !... Ma présence, ici, à Rome, te bouleverse et t'étonne, à ce que je vois.... Oui, moi, pauvre et faible fille, pauvre folle, j'ai entrepris ce pénible voyage d'Italie, sans ressources, mendiant mon pain à la charité publique, me traînant le long des routes.... mais soutenue par une seule pensée, un seul désir : la vengeance ! La vengeance pour tout ce que tu m'as fait souffrir : pour mon bonheur, que tu as à jamais brisé, pour mon honneur que tu as outragé, pour l'infamie dont tu t'es souillé toi-même.... Regarde-moi bien et contemple ton œuvre : vois ce visage décharné, flétri par la douleur, ce regard éteint, ce corps épuisé, amaigri par les privations, les fatigues et couvert de haillons !...

L'effroi, la stupeur se lisaient sur la face livide de Herman. Les traits contractés, le front inondé d'une sueur froide, il regardait fixement Marguerite, qui réellement avait bien plus l'apparence d'un fantôme que d'un être vivant....

L'infortunée continua dans un délire croissant de rage et de haine :

— Oh ! malheur et malédiction à jamais sur toi, Herman.... Toutes les tortures que tu m'as fait endurer, tu les souffriras.... Je serai ton châtimement sur cette terre.... Plus de repos, plus de bonheur pour toi, ici-bas.... Je te poursuivrai partout sur le chemin de cette vie.... Chaque instant de ton existence sera empoisonné par le spectacle de ma misère et de ma douleur.... Tu auras ton crime éternellement présent à tes yeux.... Et ma mère, ma pauvre mère, que j'ai abandonnée... morte peut-être de chagrin et de honte... tuée par toi.... Oh ! justice donc ! justice ! mon Dieu !

A cette horrible pensée, Marguerite, folle de douleur, jeta un affreux cri de désespoir et éclata en sanglots, ne cessant de répéter :

— Ma mère !... oh ! ma pauvre et bonne mère !...

Herman l'avait écoutée jusque-là sans l'interrompre ; il commençait à revenir un peu de sa première stupeur, laquelle petit à petit faisait place à un tout autre sentiment. Un sombre et violent courroux grondait dans son âme et agitait fiévreusement tous ses membres.

— Misérable insensée ! s'écria-t-il, ne m'importez pas plus longtemps de vos plaintes et de vos sottises menaces.... Je vous donne le conseil de retourner dans votre pays ; prenez cette bourse, qui vous mettra à l'abri du besoin.... Malheur à vous, si je vous retrouve encore sur ma route....

Herman voulut s'éloigner, mais Marguerite, lui jetant la bourse à la face, reprit avec véhémence :

— Garde cet or, misérable !... cet or, prix de ta trahison et de cet odieux marché qui t'a vendu à la fille du duc de Sorranti.... Ah ! je sais tout... je sais que, dans quelques jours, tu vas monter à l'autel du Seigneur recevoir la récompense de ton parjure... Mais non, mille fois non, le Ciel ne permettra pas que ses saints autels soient souillés de la sorte. J'irai trouver le duc de Sorranti... j'irai lui dévoiler ton infamie, les preuves en main.... Je te dénoncerai à la malédiction et au mépris de tous.... Oh ! alors tu deviendras un objet de répulsion et d'aversion générale ; adieu alors tes rêves de grandeur, de félicité, de gloire et d'amour !...

Marguerite se tut, épuisée par sa rage....

Herman dardait sur elle de grands yeux, tout brillants du feu d'une féroce colère ; le sang lui montait au visage....

Un cri rauque sortit tout-à-coup de sa poitrine; de ses mains nerveuses et crispées, saisissant Marguerite, il la soulève et la lance avec une force incroyable dans le Tibre, qui coulait à ses pieds.

Une clameur déchirante alla expirer sur l'autre rive du fleuve... puis, un profond silence se fit, et le Tibre continua à rouler ses eaux limpides et calmes... sur le cadavre de Marguerite!...

IX.

A peine un radieux soleil, succédant à cette horrible nuit, montait à l'horizon, que le peuple de Rome emplissait déjà les rues de sa foule compacte et du bruit de ses acclamations!

C'est le jour où le sculpteur Herman va gravir les marches du Capitole, couvertes de fleurs et de tapis, pour être couronné du Laurier d'or par le grand pape Léon X....

Enfin cette solennité, que Rome entière attend avec impatience depuis des heures, est sur le point de commencer...

Voici qu'il s'avance majestueusement, le brillant cortège du triomphateur; il fend avec peine les flots de la multitude, qui grossit toujours, et fait retentir les airs de ses transports d'allégresse, de ses joyeux vivats de: „Gloire à Herman! Gloire au vainqueur! Longue vie et félicité à lui!”

Le sol est jonché de fleurs et l'air est embaumé des parfums les plus odorants.

Douze jeunes gens, habillés de rose et choisis dans les plus illustres familles romaines, ouvrent la marche et chantent de leurs voix harmonieuses la gloire du héros.

Suit tout un essaim de jolies filles, délicieusement costumées et représentant les Grâces, les Zéphirs et les Amours.

Puis vient une troupe de clairons, de fanfares aux bruyants accords, qui redisent la victoire du grand artiste aux quatre coins de la terre.

Apparaissent ensuite les plus hauts dignitaires de la ville, portant sur un coussin de velours rouge la couronne d'or, tressée de feuilles de laurier et de fruits d'olivier.

Enfin sur un char magnifique, tout éblouissant d'or, soutenu par les images des neuf Muses et trainé par dix chevaux blancs, est Herman, vêtu d'une tunique de soie bleue, et les épaules recouvertes d'un manteau de pourpre...

Herman était d'une pâleur affreuse; on aurait dit qu'aucun souffle n'animait plus son corps inerte; ses yeux démesurément ouverts semblaient errer dans le vague; il ne paraissait ni voir ce peuple, qui tourbillonnait autour de lui, ni entendre ces acclamations, où se mariaient son nom et celui de Marianna... On eût dit une des victimes antiques, qu'on menait couronnée de fleurs en holocauste aux dieux!...

Le cortège était arrivé devant le Capitole et se rangeait en ordre sur les gradins de l'édifice.

Toutes les cloches de la ville éternelle carillonnaient gaiement, les clairons sonnaient leurs joyeuses fanfares, auxquelles le canon du fort St.-Ange venait mêler son imposante voix.

Le char du Triomphateur s'arrêta. Herman, aidé de quelques jeunes gens, en descendit lentement.

Déjà il gravissait d'un pas chancelant les premiers degrés du Capitole, où Léon X, entouré des princes de l'Église, de Michel-Ange, de Raphaël, l'attendait, lorsqu'une cohorte de six hommes d'armes, percant la foule, accourut en criant: „Arrêtez! arrêtez!”

L'étonnement, la stupeur s'empara des assistants; tous les regards se tournèrent du côté d'où venaient ces singulières clameurs, et l'on vit au même instant ces six hommes d'armes, écartant les personnes qui entouraient le sculpteur, mettre la main sur celui-ci...

Herman poussa un épouvantable cri de détresse et tomba lourdement sur les marches jonchées de fleurs du Capitole. Les lèvres du jeune artiste, déjà couvertes des ombres de la mort, murmuraient faiblement: „Pardon, mon Dieu! Pardon, Marguerite!... ô Marianna!... pauvre Marianna!...” Et la vie abandonna bientôt ce corps, qui resta là, froid et glacé, enveloppé dans son glorieux manteau de pourpre, comme dans un linceul...

Et pendant ce temps, les cloches carillonnaient toujours gaiement, et le canon du fort St.-Ange ne cessait de rouler sur Rome ses formidables éclats de joie!

Le châtement avait suivi de bien près l'horrible crime dont Herman s'était rendu coupable!

X.

Pendant que Rome, dans le délire de son allégresse, célébrait bruyamment le triomphe de Herman et que les cris de: „Gloire au grand sculpteur! longue vie au vainqueur!” éclataient de toutes parts, des pêcheurs, occupés à lancer leurs filets dans le Tibre, firent une lugubre découverte... L'un d'eux heurta le cadavre d'une jeune femme, que l'on retira des eaux et que l'on déposa sur la rive.

Les agents de la force publique furent immédiatement avertis. On fouilla les vêtements de la malheureuse noyée, pour tâcher de découvrir quelque indice qui constatât son identité. On ne trouva rien sur elle qu'un bouquet de myosotis tout desséché, et relié par un large ruban, sur lequel étaient brodés ces mots: „Souvenir de Herman Kuhner, le 10 mai 15...”

Ce nom de Herman Kuhner, le héros de la grande fête du jour, jeta les assistants dans une profonde stupéfaction.

Un étrange mystère planait sur cette ténébreuse affaire, et ce mystère devait s'éclaircir.

Aussi l'officier de justice se rendit aussitôt à la demeure du sculpteur allemand, à l'effet d'obtenir quelques renseignements sur cette personne, qui ne devait certes pas lui être inconnue. Là, il apprit que Herman n'avait pas paru à son domicile de toute la nuit; et à la question qu'il posa au concierge, si personne n'était venu le jour avant demander à parler à l'artiste, il lui fut répondu qu'effectivement une femme, jeune encore, mais pauvre, souffrante, s'était présentée plusieurs fois et avait vivement insisté pour avoir un entretien avec Herman.

Tous ces faits étaient d'une gravité telle que l'officier de justice jugea utile et nécessaire d'opérer dans les appartements du sculpteur quelques perquisitions qui pussent faire jaillir la lumière sur cette affaire.

Meubles, tiroirs, tout fut visité avec le plus grand soin; ces recherches amenèrent la découverte dans un vieux bahut d'un bouquet de myosotis, tout flétri, identiquement pareil à celui trouvé sur la jeune femme, et enfermé dans une enveloppe avec ces mots: „Souvenir de Marguerite, le 10 mai 15...”

Le résultat des investigations de l'officier de justice était accablant pour Herman et parut suffisant pour déterminer son arrestation immédiate, même au milieu de tout le faste et de toute la pompe des honneurs qui allaient lui être décernés...

Justice avant tout devait se faire et ne s'arrêter devant aucune considération humaine!

Nous avons vu quelles furent les suites tragiques de cette arrestation...

Oh! certes, le mot d'assassinat à charge du sculpteur n'osait encore sortir d'aucune bouche, bien qu'un terrible soupçon pesât sur lui!

Mais Herman s'était accusé lui-même, et devant Dieu et devant les hommes avait confessé son crime, par ces paroles, qu'il exhala au seuil de l'éternité et au suprême moment du repentir: „Pardon, Seigneur! pardon, Marguerite!”

Les deux bouquets de myosotis, tout flétris et desséchés, et qui, trouvés en possession de la victime et de son assassin, avaient été le signe révélateur de la culpabilité de Herman, étaient ceux-là mêmes que les deux amants avaient mutuellement échangé en dernier souvenir, dans leurs touchants adieux!

Quinze jours s'étaient écoulés depuis le lugubre et tragique épisode que nous venons de raconter...

La vieille basilique de St.-Paul, à Rome, toute tendue de sévères draperies, s'emplissait d'une foule de nobles patriciens et de belles patriciennes, aux riches et somptueux costumes.

Les cierges fumaient sur l'autel éblouissant d'or et de lumière, et l'orgue préludait par ses

graves et harmonieux accords à l'auguste cérémonie qui allait s'accomplir dans le temple....

Un vénérable prêtre, couvert du manteau écarlate des cardinaux, et suivi d'un imposant cortège de religieux, monte à l'autel... Une jeune fille, les yeux baissés, à la démarche chancelante, soutenue par un vieillard, au visage baigné de larmes, arrive à leur suite et va se placer à droite du sanctuaire....

Cette jeune fille était Marianna; ce vieillard était son père, le duc de Sorranti.

Marianna allait prendre le voile; c'était le jour de sa consécration.

Sans regrets comme sans joie, elle disait adieu à ce monde qu'elle avait à peine connu, et qui déjà lui faisait horreur... Elle offrait au Ciel le sacrifice de sa jeunesse et de sa vie, en expiation du crime de Herman!

R. DEGRAVEN.

CAUSERIE.

CE QU'ÉTAIT JADIS LA LECTURE; CE QU'ELLE EST ET CE QU'ELLE POURRAIT ÊTRE.

L'esprit de l'homme est, en quelque sorte, soumis aux mêmes lois qui régissent la matière organisée. Comme à celle-ci, il lui faut, aidant à un développement généreux et continu de ses forces, une nourriture appropriée. Cette nourriture, c'est la pensée sous toutes ses formes. Et puisque les substances qu'il s'assimile sont destinées à faire partie de lui-même, il importe que le choix s'en fasse avec discernement et prudence.

Si l'on prend soin de ne lui offrir que ce qui est parfait et relevé, il apprendra à mépriser le médiocre et le vulgaire; si on lui donne des pensées profondes à méditer, il s'étendra et se fortifiera par la réflexion; enfin, si on ne lui présente que des matières où un fond pur et vrai sert de base à la perfection de l'art, son goût et son jugement déjà formés, le porteront, par l'enthousiasme du Beau, au culte du Bon.

**

Ce développement si important de l'intelligence, cette éducation continuée et continuelle se fait par la lecture. Elle est, de nos jours, un besoin impérieux et général, auquel la presse répond par une fertilité toujours croissante. Mais a-t-elle conservé, pour le grand nombre, le double caractère d'utilité et d'importance que nous lui avons prêté?

Et si, dans ce grand nombre, nous venons à distinguer une classe particulière: — les jeunes filles nommément, — et que pour elles nous répitions la question, toutes ne seront-elles pas obligées de répondre, sans hésitation, par la négative?

Non! il n'y a plus ni utilité, ni gravité; l'habitude des lectures sérieuses s'est perdue.

**

A quelles causes faut-il rapporter cette dégénération du goût?

A l'éducation d'abord, à la multiplicité des écrits frivoles ensuite.

Cette seconde raison procède de la première: la littérature porte la livrée de son temps: éducation superficielle, goûts frivoles, littérature de même aloi.

Jamais, dans un siècle matérialiste, la fiction n'a été plus fervemment adorée; et certains romans sont devenus pour l'Occident ce que l'opium est pour les Orientaux: le rêve éveillé du jour!

Le véritable roman moderne est une production des deux derniers siècles, qui a fini par envahir tout le champ de la littérature.

**

Il y eut une époque où il y avait „peu de

lecture," mais il y avait „bonne lecture." Je n'imagine rien de plus charmant que ces scènes du „temps jadis," quand la jeune fille, à l'heure du soir, arrêtait son rouet, prenait respectueusement le lourd manuscrit au fond de quelque armoire, et lisait à la famille assemblée l'his-

toire de l'antiquité hébraïque ou la divine morale de l'Évangile.

Souvent, à cette lecture, se joignait celle de quelque auteur, dont la plume naïve peignait l'histoire de son temps: quand la bûche pétillait au foyer, quand le vent d'hiver s'engouffrait

dans la vaste cheminée, on tournait lentement, à la lumière des flambeaux, les pages usées du volume.

Ce livre était un trésor chèrement acheté dans quelque abbaye du voisinage, pour charmer les loisirs d'une famille aimant le „gai



DIX A QUINZE GOUTTES SUR UN MORCEAU DE SUCRE, D'APRÈS M. B. KIRSTEN.

savoir." Il était conservé précieusement dans la pièce principale de la maison; on le maniait avec respect, on l'étudiait avec ardeur, on l'aimait, on en était fier!

Après l'invention de l'imprimerie, une plus grande facilité à se procurer des livres répandit le goût de la lecture.

Au XVI^e siècle, les Lettres Grecques et Latines formaient la base de toute instruction solide, et beaucoup de femmes étaient versées

dans la lecture des Anciens. Nourries de la substance des maîtres, elles y puisaient une certaine majesté, une énergie mêlée de grâce, qui pénétraient non-seulement leur manière d'écrire, mais leur manière de faire également.

Il n'y a jamais eu une femme distinguée, par

son esprit et ses œuvres, qui ne se soit formée par la bonne lecture.

*

Cependant, nous sommes loin du temps où

les femmes se formaient par la lecture de l'histoire, de la poésie et de la philosophie. Donne-t-on moins d'heures peut-être à cette occupation? Au contraire. Et comment sont-elles remplies!

On fait sa pâture des romans les plus sots, qui n'insultent pas moins l'art que la morale. Il y en a de si impertinents dans leur sottise, de si effrontés dans leur cynisme, de si orgueilleux dans leur pitoyable ignorance, que le bon-



FIORAI. — SOUVENIR D'ITALIE, D'APRÈS UNE PHOT. DU TABL. DE M. C. SCHREIBER.

sens étonné se demande si un homme raisonnable peut s'abaisser à lire ces divagations de cervelles brouillées. Sots qui les écrivent, plus sots qui les lisent!

Mais les jeunes filles, les pauvres jeunes

filles, abandonnées à leur ignorance et à leur curiosité!...

Eh bien, il y a mieux à faire que de les plaindre: on peut prévenir le mal en leur meublant la tête de quelques solides lectures.

Pour cela, il est indispensable qu'on leur en donne le goût de bonne heure.

Ce qu'un peintre enseigne à propos de son art, s'applique ici, avec une exacte vérité, à la littérature: „Faites étudier à un jeune dessi-

nateur les têtes de Raphaël: il sentira jusqu'où peut s'élever l'excellence de l'art; il ne verra qu'avec dégoût les figures mesquines des peintres médiocres, et bientôt il ne pourra plus supporter les ouvrages sans noblesse. Mais, si vous le nourrissez premièrement de ces substances insipides, n'aura-t-il pas bientôt perdu le goût nécessaire pour sentir l'excellence de l'Antinoüs et de l'Apollon?..."

* *

Il semble que l'instruction a peur des grands noms et des grands ouvrages. Jamais cependant elle n'aura commencé trop tôt à nourrir les esprits de ce suc fortifiant. Au contraire, tout prouve qu'elle attend jusqu'à ce que le goût se soit faussé ou perdu.

Mais suffit-il de lire? Et l'intelligence de ces lectures, l'intelligence! s'écrie-t-on.

L'intelligence ne manquera pas d'arriver avec l'étude assidue; elle a ses degrés; plus tard la beauté de cet ouvrage — mieux goûté — empruntera un charme nouveau aux fraîches réminiscences de la première jeunesse.

Et d'abord, n'est-ce pas déjà un grand avantage que d'habituer l'oreille à l'harmonie et à la noblesse du langage?

Il est sûr que c'est un devoir d'inspirer aux enfants l'amour du Beau, si intimement lié au Bon, qui est une émanation du Vrai.

* *

Pourquoi la jeune fille, douée d'un instinct délicat, impressionnable, sensible à la grâce, à l'élégance, n'aurait-elle pas sa place au banquet de l'art? Mais, pour arriver là, je le répète, il faut le leur faire aimer. Il faut en parler avec enthousiasme, il faut l'aimer soi-même: un esprit vulgaire et froid ne fera jamais ces conquêtes. Il ne faut point les surcharger; il les faut pénétrer doucement de l'arôme.

Ayez peu de modèles, mais ayez-en! Je voudrais voir les meilleurs écrivains aux mains des jeunes filles, et d'abord et toujours: „et nunc, et statim et semper!" C'est le principe de Quintilien.

A quoi, au nom de la raison, peuvent servir aux jeunes filles ces études forcées et hâlantes des langues étrangères, si l'on néglige de les initier aux trésors de ces diverses littératures? Fortes de la connaissance des règles, qu'elles étudient l'anglais dans Shakespeare, Milton, Scott; l'allemand dans Klopstock, Schiller, Goëthe; l'italien dans Dante et le Tasse; comme les jeunes gens sont appliqués de prime abord à Virgile, à Phèdre, à Horace!

C'est ainsi qu'a fait Le Febvre dans l'éducation de sa fille, que le monde connaît sous le nom de Madame Dacier!

* *

Les jeunes filles ne sauront jamais la jouissance que donne la lecture des grands écrivains, avant d'en avoir fait l'expérience.

Il y en a, je ne l'ignore point, de trop bornées, de trop légères ou de trop paresseuses pour jamais l'essayer. Mais celles qui sont douées de jugement et de goût ne devraient point laisser ces dons sans culture.

Si leur première éducation a été négligée sous ce rapport, qu'elles se mettent courageusement à l'œuvre. Si la lecture sérieuse les effraye seule à seule, qu'elles se réunissent à deux, à trois des plus intelligentes: la parole vivifie, l'émulation enflamme. Les lumières de chacune profiteront à toutes, et le plaisir partagé se multipliera par le nombre des participantes.

* *

Une fois connu, ce plaisir ne pourra manquer d'être apprécié et goûté. Les difficultés légères qu'on aura eu le courage d'affronter dans le principe, seront généreusement payées par le plus beau résultat: l'intelligence se fortifiera par la réflexion et le raisonnement, le jugement et le goût se formeront par l'analyse, la comparaison; la mémoire s'enrichira des plus belles productions de l'art; l'habitude de communiquer aux autres ses opinions, le plus correctement possible produira une élocution nette, élégante; enfin, les préceptes de morale et de philosophie, rehaussés par la beauté de la forme et le prestige d'un grand nom, développeront insensiblement dans le caractère des qualités précieuses:

les belles pensées tombent dans l'âme comme une semence fertile, et y font germer des sentiments semblables.

Cette éducation par la lecture est chose sublime: c'est la formation de l'homme par les génies qui font la gloire de l'humanité. Et, s'il est vrai que les grandes actions inspirent les Lettres, il est vrai aussi qu'une pensée élevée a souvent traversé les âges, pour venir se placer à l'origine de quelque acte héroïque.

F. V.

LES MAITRES ANCIENS. (1)

I.

J'admire de plein cœur les peintres de Hollande
Qui, voyant la nature avec sincérité,
Restaient chez eux, trouvant leur patrie assez grande,
Et mouraient sous un ciel qu'ils n'ont jamais quitté.

J'aime surtout les fins et clairs paysagistes,
Dans les brumes du Nord maîtres si lumineux! —
Ces profonds ingénus, humbles et grands artistes,
Assurément portaient une lumière en eux.

Bien peu leur suffisait: — ils peignaient à leur guise
Un rayon de soleil s'arrêtant sur un pré,
Quelque moulin tournant de la Gueldre ou la Frise,
Un vieux hêtre d'automne au feuillage empourpré;

Où de profondes cours d'ancienne hôtellerie. —
Ruysdaël, Van der Heyden, Hobbéma, Van der Meer,
Comprenaient la nature, ou sévère ou fleurie,
Et les hameaux des bois et les villes de mer.

Comme elles s'enfuyaient leurs vastes plaines basses
Où, flairant l'air salin, le tranquille bétail
Pâtait avec lenteur les hautes herbes grasses,
Dans le flot de verdure où trempe son poitrail;

Où, consultant des yeux l'atmosphère brumeuse
Qui s'éclaire dans l'Est, un grave ruminant
Regarde le soleil se lever sur la Meuse
Dans les joncs et roseaux partout s'illuminant!

Et les maisons d'un port, dont les hautes rangées
S'éveillent à la fois dans le jour matinal,
Apparaissent au loin, clairement imagées,
Dans le calme et profond miroir d'un grand canal.

De vieux marins, fumant au seuil de leur cabane,
Qui dans les mers du Sud ont navigué longtemps,
Accompagnent des yeux dans le ciel diaphane,
Aux bords de l'horizon, les navires partants.

Partout le mouvement, la lumière et la vie,
L'idéal s'échappant de la réalité,
L'homme heureux de son être, et la bête ravie,
Dans un tout petit cadre où tient l'immensité.

II.

A peindre la forêt, la prairie ou la dune,
Les braves gens gagnaient de minces revenus.
Le plus grand nombre, hélas! ne faisait pas fortune,
Et quelques-uns d'entre eux expiraient inconnus.

Ils avaient travaillé simplement pour la gloire,
Mais la gloire pour eux venait longtemps après.
Leur nom comme un éclair illuminait l'histoire
Quand ils dormaient, depuis cent ans, sous les cyprès.

Qu'importe! — Ils avaient dit ce qu'ils avaient à dire.
En langage précis, pittoresque et charmant,
Dans quelque page heureuse où chacun pouvait lire,
En prenant une part de leur enchantement.

Ils avaient achevé dans une foi profonde
Des œuvres de lumière et de joie et d'amour,
Léguant à l'avenir un petit coin du monde,
Qu'ils avaient éclairé d'un si merveilleux jour!

ANDRÉ LEMOYNE.

LA SCIENCE POPULARISÉE.

L'INTÉRIEUR ET LA CROUTE DU GLOBE TERRESTRE.

On sait, — le fait est attesté par de nombreuses observations, — que la partie interne du globe terrestre est douée d'une chaleur propre, dont les effets, à peine appréciables aujourd'hui à sa surface, sont cependant assez sensibles à quelques mètres de profondeur pour que le thermomètre s'élève d'environ 1° centigr. par 30 mètres de profondeur, à partir du point où cesse d'agir la chaleur solaire.

On peut inférer de là que la terre a possédé

(1) Cette poésie, d'une inspiration si élevée et d'un sentiment artistique si sincère, fait partie d'un recueil qui paraîtra prochainement à Paris.

antérieurement une température bien supérieure à celle qu'elle conserve aujourd'hui, et qu'elle s'est comportée et se comporte encore comme un corps échauffé qui, dans un milieu plus froid, se refroidit graduellement de l'extérieur à l'intérieur.

En conséquence, on peut admettre que toute la masse terrestre a pu, à un moment donné, être tenue, par une haute température, à une consistance assez molle pour qu'en tournant sur elle-même, elle se soit déprimée suivant son axe de rotation, en raison de la force centrifuge.

Les faits et la logique conduisent donc à l'hypothèse que le génie des Leibnitz, des Newton, des Buffon avait proposée, c'est-à-dire que la terre pouvait être considérée comme un astre, d'abord incandescent et lumineux, devenu opaque par le refroidissement, ou comme un soleil éteint.

En admettant, avec tous les géologues, l'incandescence primitive de la masse terrestre, on comprendra que les parties les plus extérieures ont dû être les premières refroidies et par conséquent solidifiées, de telle manière que, dans le moment actuel, la première enveloppe durcie, figée et même refroidie, peut, à la profondeur de quelques lieues seulement, reposer sur des matières encore incandescentes et fluides.

Les matières incandescentes que vomit le cratère des volcans, les tremblements de terre, l'existence des sources thermales, viennent à l'appui de cette opinion.

* *

De tous les faits géologiques acquis à la science, il résulte donc que la terre fut dans le principe une masse incandescente de matière liquéfiée qui prit, sous la double puissance de l'attraction centrale et de la force centrifuge, la forme sphéroïdale que nous lui connaissons, et que ce globe incandescent, roulant dans l'espace, dut obéir aux lois du rayonnement, perdre par degrés une partie de son calorique, et se solidifier à la surface, en vertu de ce refroidissement.

En examinant attentivement la disposition et la nature des masses minérales qui constituent l'écorce consolidée du globe terrestre, on reconnaît que ces masses ont dû être produites successivement, et qu'elles ont une origine ignée ou aqueuse.

Dans le premier cas, elles proviennent des matières fluides et incandescentes, solidifiées par voie de refroidissement, comme les granits, les porphyres, les basaltes, etc.; dans le second, elles sont le résultat de matières déposées ou précipitées au fond des eaux, comme les grès, les argiles, les calcaires, etc.

Pendant la période d'incandescence, il est évident que l'eau et toutes les matières qui se volatilisent par la chaleur, étaient à l'état gazeux et réunies aux fluides élastiques de l'atmosphère.

Par suite de l'abaissement continu de la température, la vapeur d'eau se condensa, tomba sur la terre et commença à déposer ces sédiments dont les couches stratifiées se continuent encore de nos jours.

Avec le temps, la croûte solide continue à s'épaissir dans les deux sens de haut en bas, par le refroidissement incessant, et de bas en haut par l'accumulation de détritiques que produisent naturellement les eaux et tous les agents érosifs combinés.

Par suite du refroidissement, la croûte enveloppante dut éprouver un retrait, se contracter et se briser sur divers points. De plus, cette contraction, opérant des pressions énormes sur la masse fluide intérieure, les gaz et les matières en fusion durent tendre à s'échapper au dehors par les points les plus résistants.

A ces influences dynamiques furent dus les soulèvements et les affaissements qui ont produit les montagnes et les vallées.

Les gaz et les différentes substances métalliques vaporisées s'introduisant dans les fissures et les déchirures de la croûte solide, et s'y solidifiant à leur tour, donnèrent naissance aux filons métalliques.

* *

Quand la croûte solide fut devenue assez épaisse pour tempérer comme un écran l'influence de la chaleur intérieure, les eaux purent se réunir en masses plus étendues, et former bientôt des mers qui couvrirent la presque totalité du globe.

Puis, lorsqu'enfin la température ne dépassa pas 70 à 80 degrés, la vie put se manifester sur la terre. Des végétaux couvrirent les points que les eaux laissaient à sec, et, en absorbant une partie de l'acide carbonique dont l'atmosphère était saturée, purifièrent celle-ci, qui devint de plus en plus propre au développement de la vie.

De temps en temps encore, la masse fluide et incandescente, se frayant un chemin jusqu'à la surface de la croûte solide, venait s'y épancher : de là le grand désordre qui existe dans la disposition des couches anciennes.

C'est à cette riche époque de végétation que correspond la formation de la houille, qui doit son origine à des masses de végétaux enfouies au sein des eaux, et ayant subi, sous une forte pression, une décomposition particulière ; c'est à cette époque qu'appartiennent aussi les premiers animaux marins, mollusques, polypes, puis crustacés, poissons.

Bientôt, l'air plus pur, plus oxygéné, put entretenir la vie d'animaux plus parfaits ; c'est alors qu'apparurent ces énormes reptiles aux formes bizarres et si variées, ces tortues géantes ; puis quelques oiseaux, enfin des mammifères.

A mesure que la température et la composition de l'atmosphère changent, des familles nouvelles apparaissent pour remplacer des familles entières qui s'éteignent dès que leur organisation n'est plus en rapport avec les circonstances nouvelles.

Puis enfin, lorsque toutes les conditions vitales sont remplies, l'homme est créé.

* *

La puissance de l'écorce terrestre qui s'est augmentée de plus en plus, opposant un plus grand effort à la force expansive des gaz et des matières incandescentes de l'intérieur, les soulèvements deviennent plus rares, mais plus violents et plus rapides. Ces soulèvements, en se manifestant brusquement au sein des mers, produisent ces épouvantables déluges qui balaient les continents et laissent partout des traces irrécusables de leur existence.

L'impétuosité des eaux dut acquérir une force suffisante pour expliquer le transport des blocs erratiques. On conçoit qu'alors les eaux laissaient des traces profondes de leur passage, et telle est sans doute la cause des ondulations que présente la surface de la terre.

A mesure que l'écorce terrestre gagnait en puissance, la température baissait davantage, et aujourd'hui, la seule chaleur émise par le soleil suffit à l'organisation et à la vitalité de ses habitants, puisque, d'après les calculs des savants, la chaleur intérieure du globe n'élève pas d'un 36^e de degré la température de la surface.

Le feu, d'un côté, et l'eau, de l'autre, sont donc les deux grands agents qui, alternativement, et quelquefois simultanément, ont présidé à la formation de toutes les masses minérales.

* *

Pour résumer cet aperçu, nous dirons qu'on reconnaît quatre époques de formation. — La première, époque antérieure à l'existence des êtres organisés, embrasse la formation des terrains primordiaux par suite du refroidissement du globe. — La deuxième époque, pendant laquelle la terre se couvre de végétaux et la mer se peuple d'animaux, comprend la formation des terrains intermédiaires et secondaires ; à cette époque appartiennent les soulèvements et les phénomènes vulcaniques les mieux caractérisés. — Enfin la quatrième époque est caractérisée par

l'apparition de l'homme. Elle comprend les terrains diluviens et post-diluviens ; à cette époque appartiennent la dispersion des blocs erratiques et les grandes alluvions.

H. B.

UNE PETITE LEÇON POUR LES CONTEURS.

Un soir que, dans une réunion où je me trouvais, on parlait d'un de ces horribles assassinats, si fréquents de nos jours, quelqu'un se mit à raconter un fait extraordinaire que je connaissais de longue date, mais dont les autres auditeurs n'avaient jamais entendu parler. Je le résume, pour ceux de nos lecteurs qui l'ignoraient également :

„Trois hommes à l'air dépénailé et à mine patibulaire, se rencontrent sur un grand route ; comme ils suivaient la même direction, ils lient conversation et apprennent bientôt à se connaître mutuellement comme de fort mauvais drôles.

Arrivés près d'un bois, un des trois dit aux autres : — Il y a dans ce bois un sentier qui abrège le chemin d'un bon quart de lieue, et je vous conseille de m'y suivre.

A peine ont-ils pris le sentier en question qu'ils trouvent une portefeuille bourrée de billets de banque. Il s'agissait de partager l'aubaine. A leur sortie du bois, ils vont s'asseoir sur une pelouse, près de laquelle serpentait un ruisseau. Dans l'excès de leur joie, ils projettent de faire un bon repas dans ce lieu agréable. — Il y a là-bas, dit le conducteur au plus jeune, un gros bourg, dont vous voyez d'ici le clocher : vous trouverez dans l'auberge, qui est fort bien achalandée, tout ce qui nous est nécessaire. Achetez un panier, mettez-y quelques bouteilles de bon vin, et ce que vous trouverez de prêt à la cuisine et revenez promptement.

Dès qu'il fut parti, l'un d'eux dit à l'autre : — Pourquoi partagerions-nous avec ce garçon-là ? Changéons de route. — Oui, répondit l'autre ; mais s'il ne nous trouve pas, il nous dénoncera ; la gendarmerie nous poursuivra comme voleurs, et peut-être serons-nous punis. — Eh bien ! dit l'autre, il n'y a qu'à nous en défaire... Mettons-nous en embuscade, et nous l'attaquerons dès qu'il arrivera.

Tandis qu'ils prenaient cette résolution, le commissionnaire en prenait une non moins criminelle : il pensait qu'il valait mieux s'emparer seul du trésor que de le partager avec eux. Il acheta de la mort aux rats, il en saupoudra les viandes, en mit dans le vin, fit un repas copieux à l'auberge, et revenait gaiement rejoindre ses compagnons, lorsqu'il fut assassiné par eux. Ils se saisirent des provisions ; ils se gorgèrent de vin, dévorèrent les viandes, et tombèrent morts empoisonnés.

— Mais, monsieur, dit au narrateur un vieillard à la figure spirituelle et au sourire malin, puisque ces trois hommes sont morts, par qui a-t-on pu savoir les circonstances que vous venez de raconter ?

Notre homme parut singulièrement interloqué et avoua qu'il ne pouvait répondre à la question.

— Eh bien, reprit le vieillard, voici comment on a appris toutes ces circonstances : L'individu assassiné n'était pas tout-à-fait mort. Des passants, entendant ses plaintes, s'en approchèrent ; on appela le bourgmestre, qui le fit transporter à la maison commune. Là, il raconta, avant de mourir, tout ce qui lui était arrivé depuis sa rencontre, et avoua qu'il avait empoisonné ses compagnons pour s'emparer des valeurs. L'assassinat commis par eux sur sa personne, fit juger qu'ils avaient eu la même intention.

— Je vous remercie, dit naïvement notre conteur ; je profiterai de l'avis ; je vois qu'il est parfois dangereux d'entreprendre un récit sans être prêt à répondre aux objections qu'on peut nous faire.

Si l'histoire que je venais d'entendre n'était pas neuve, l'explication qui l'avait suivie était ingénieuse et la réflexion qui la terminait excellente, comme conseil. Aussi j'espère qu'on me saura gré de les avoir rapportées.

LEU.

LE COUP DE CRAVACHE, ou TOPEE-LE-MULATRE.

PREMIÈRE PARTIE.

XXI.

Comment donc la femme du capitaine Elliot, aujourd'hui Lord Tregaron, est-elle revenue à la vie, après avoir été considérée comme morte ? Comment se trouve-t-elle dans le lieu où nous la rencontrons ? Comment se fait-il que son époux n'ait jamais soupçonné qu'elle fût encore au nombre des vivants ? Enfin, comment ne lui a-t-elle jamais donné de ses nouvelles ?

La chaîne attachée à la taille de la malheureuse femme, le visage cruel de sa geôlière, la présence de deux hommes vigoureux et de plusieurs chiens féroces rôdant autour du bungalow, répondent suffisamment à la dernière question ; quant aux autres raisons, nous les apprendrons dans le courant de notre récit.

A la vue de celle qui avait été la seule passion de sa vie, le visage de Henri Bathurst s'était illuminé, et sa voix avait pris comme une expression de tendresse. Pour elle, il aurait volontiers abandonné toutes les richesses auxquelles il tenait tant ; pour un sourire, pour une parole affectueuse de sa part, il aurait sacrifié plusieurs années de son existence, tout égoïste qu'il était.

Et cependant, comme il s'avancait en lui tendant la main, elle recula avec épouvante, traînant son boulet après elle.

— Arrière ! exclama-t-elle d'un ton impérieux. Et ses joues pâles pâlisaient davantage, et ses yeux bleus lançaient des éclairs.

— Ne me touchez pas, Henri Bathurst, ajouta-t-elle.

La face terreuse du négociant devint livide, mais il resta immobile.

— Vous êtes donc sans pitié, Emma, murmura-t-il. Voilà douze ans que je vis dans l'espoir d'obtenir votre consentement à notre mariage ; douze ans que vous me faites cruellement souffrir.

M^{me} Elliot, à ces paroles, saisit d'une main nerveuse la chaîne scellée autour de sa personne et tira le boulet, qu'elle poussa du pied devant le misérable.

— Voyez-vous ceci, dit-elle avec une ironie amère ; vous m'enchaînez comme une criminelle, et en même temps vous me demandez de vous aimer !...

— Mais, Emma, j'ai été obligé d'agir ainsi malgré moi... Si je n'avais pas pris cette précaution, il y a longtemps que vous vous seriez échappée d'ici... Vous auriez quitté les Indes et je ne vous aurais plus jamais revue en ce monde.... Oh ! si vous aviez voulu m'écouter, vous seriez en ce moment la plus heureuse des femmes ; j'aurais semé des fleurs sous vos pas. Je possède, à Calcutta, une résidence magnifique que j'ai fait orner à votre intention ; c'est un véritable Eden. Vos appartements sont préparés : ils sont dignes d'une princesse ; des coffrets de bijoux, des armoires remplies de somptueux vêtements, attendent votre présence dans ce paradis terrestre. Oh ! vous n'avez qu'un mot à prononcer pour que toutes ces richesses soient à vous ; mettez votre main dans la mienne, et promettez-moi de devenir ma femme.

— Ces mots là, répondit la dame d'un ton dolent, jamais, jamais je ne les prononcerai !... Les années s'écouleront pour moi lentement, comme elles se sont écoulées jusqu'à présent, et un jour, quand vous viendrez visiter ces lieux pour me tourmenter, pour me persécuter encore, vous apprendrez que j'ai quitté cette terre de douleurs. Mais, morte ou vivante, continua-t-elle en s'animent, je serai fidèle à la mémoire du seul homme que j'aie jamais aimé, de mon cher époux, Edmond Elliot.

— Voilà bien des fois, Emma, que vous me répétez les mêmes paroles, et cependant j'espère encore que vous serez un jour touchée en songeant à mon inaltérable tendresse. Je vous ai aimée dès le jour où je vous ai vue, et quand vous avez rejeté mes hommages pour

épouser mon cousin, je croyais que j'allais être frappé de folie... Aussi, combien n'ai-je pas souffert quand je vous ai cru morte, à l'idée que plus jamais mes yeux ne s'arrêteraient sur vous.

XXII.

En entendant son lâche persécuteur parler de ce temps heureux, qui lui rappelait son cher époux, sa fille adorée, M^{me} Elliot, saisie d'un tremblement nerveux, fut obligée de s'asseoir.

Elle se cacha le visage dans les deux mains, puis murmura avec angoisse :

— Ma pauvre enfant, ma chère petite Rosamonde! qu'est-elle devenue? Je la vois toutes les nuits dans mes rêves; je l'entends qui m'appelle à son secours.

— Vous regrettez bien plus votre enfant que votre époux, me semble-t-il, Emma.

— Vous vous trompez, Henri Bathurst, Edmond m'était aussi cher que mon enfant; il était l'âme de ma vie, mais un homme fort et courageux comme lui pouvait se défendre et vendre chèrement son existence. Vous m'avez dit qu'il a été tué pendant la révolte; il a succombé pour son pays; brave comme il l'était, il sera mort en héros. Mais ma pauvre innocente enfant!... livrée aux tortures les plus cruelles, à une mort affreuse peut-être... Ah, je n'y songe qu'avec horreur et épouvante. Que ne suis-je morte au bungalow! continua-t-elle avec animation. Quand je me suis réveillée de la longue léthargie dans laquelle j'étais plongée, j'ai appris le départ de mon époux et de mon enfant par la fidèle Rannelee, occupée en pleurant à me préparer pour la tombe. Mon étonnement et ma consternation furent au comble. Pourtant, ma santé s'améliora de jour en jour, mais je fus dans l'impossibilité d'envoyer un message à mon mari, car nous n'avions plus un seul domestique, et Rannelee ne pouvait pas me laisser seule. Un jour, un pauvre vint demander l'aumône, et par lui nous apprîmes l'histoire de la révolte et toutes ses horreurs. Deux minutes plus tard, une bande de cipayes furieux passa devant le bungalow. Ils étaient munis de torches et armés jusqu'aux dents. Comme nous les avions entendus venir de loin, nous eûmes le temps de ramasser quelques effets et de nous sauver par le jardin, au moment où ils franchissaient le seuil de notre demeure. Nous nous enfûmes; Rannelee me traîna pour ainsi dire jusqu'aux rochers, où nous nous cachâmes dans une anfractuosité. De loin nous vîmes les cipayes mettre le feu au bungalow, et au point du jour, quand ils eurent disparu, il ne restait plus de vestige de notre jolie habitation.

— Pauvre Emma! murmura Henri Bathurst.

— Nous avons continué à demeurer, pendant quelque temps, parmi ces rochers, où Rannelee éleva une hutte avec des feuilles de palmiers. Là, nous avons vécu d'oiseaux qu'elle attrapait et de fruits sauvages. De temps en temps, des bandes de cipayes passaient devant notre retraite. L'automne et l'hiver s'écoulèrent ainsi, quand un matin, nous vîmes venir un homme de notre côté. Rannelee parvint, au moyen d'une forte récompense, à l'engager à vous faire parvenir une lettre. J'ignorais où se trouvait mon mari, mais je savais que vous deviez être en sûreté à Calcutta et je supposais que ma petite Rosamonde était sous votre protection. Voilà pourquoi je vous ai écrit.

— Et je n'oublierai jamais, interrompit le

marchand, le bonheur que j'ai éprouvé en vous retrouvant vivante.

— Alors, continua M^{me} Elliot, vous m'avez appris que mon mari était mort, et que mon enfant avait été enlevée... Puis, en me quittant, vous m'avez dit que dans quelques semaines vous viendriez nous prendre pour nous conduire à Calcutta. Au lieu de cela, vous nous avez conduites ici, où j'ai été prisonnière jusqu'à ce jour... Quand j'ai essayé de m'échapper de ce lieu, vous m'avez odieusement enchaînée, et vous m'avez privée de ma fidèle Rannelee, pour l'enfermer dans un souterrain, en mettant pour condition de sa liberté mon consentement à devenir votre femme. Mais



L'INTÉRIEUR DE LA MER. — LES PLONGEURS.

vous ne me connaissez pas, Henri Bathurst! Je suis très-attachée à ma vieille servante, et pourtant je ne vous épouserais pas même pour l'arracher à la mort. Rien au monde ne pourra m'engager à cet acte.

— Rien, Emma?

— Non, rien, répéta M^{me} Elliot avec fermeté.

XXIII.

Henri Bathurst, le front sombre, les lèvres serrées, garda un moment le silence.

— Ecoutez, exclama-t-il tout-à-coup, vous m'avez dit à plusieurs reprises que vous vous figuriez que votre enfant n'était pas morte...

— Souvent!... Je le crois encore, et la nuit dernière il me semblait entendre sa douce voix m'appeler.

— Supposons un instant qu'elle vive, Emma?

La pauvre mère regarda son interlocuteur en face et se mit à trembler comme la feuille.

— Je vous ai dit, continua l'habitant de Calcutta, que j'ai fait faire des recherches pour découvrir le mystère de la disparition de

votre fille... Si j'avais appris... qu'elle n'est pas morte?...

— Pas morte! Grand Dieu!... Vous avez de ses nouvelles! Vous savez qu'elle vit? Parlez donc, Henri, dites-moi la vérité, et je vous pardonnerai votre cruauté envers moi, je vous bénirai à genoux.

— Oh! calmez-vous, Emma; cette agitation vous ferait du mal. Je vais vous apprendre tout ce que je sais. J'ai entendu parler de deux jeunes filles blanches qui habitent les provinces du Nord... L'une d'elles est peut-être votre Rosamonde...

M^{me} Elliot, en entendant ces paroles, se laissa tomber sur le sol en sanglotant. Ce faible rayon d'espoir la faisait défaillir.

Bathurst s'élança dans la pièce voisine, prit une carafe d'eau et força l'infortunée à en boire un verre.

Quand elle fut revenue à elle, le négociant reprit :

— J'ai envoyé plusieurs hommes à sa recherche; un d'eux est mon propre fils, qui est accompagné d'un de ses amis, nommé Elliot. Voici les lettres qu'ils m'ont écrites.

Et comme ces lettres ne contenaient rien de nature à éveiller les soupçons de M^{me} Elliot, quant à l'existence de son mari, Henri Bathurst les lui remit.

Elle les parcourut avec avidité, puis joignant les mains, elle murmura, le visage transfiguré :

— Le Ciel est miséricordieux; je crois sentir que mon enfant vit... J'ai la conviction qu'une de ces deux filles blanches est la mienne...

— Si cela est, s'écria Bathurst, soyez persuadée qu'elle vous sera rendue bientôt. Et alors, Emma, si je place votre enfant dans vos bras, me récompenserez-vous, en devenant ma femme, du bonheur inespéré que je vous aurai ainsi procuré?

La dame, à ces mots, recula comme si elle avait été piquée par une vipère.

— Puis-je avoir foi en vos paroles? demanda-t-elle. Sachez qu'en tout cas vous ne pouvez me tromper, en m'amenant une autre enfant que ma Rosamonde. Je la reconnaitrais entre mille, non-seulement à sa chevelure, à ses yeux, mais à une marque de naissance, qui ne s'effacera jamais... Henri Bathurst, si vous me rendez ma fille, continua-t-elle avec effort en se levant, si vous me la rendez... je...

— Vous deviendrez ma femme? interrogea le marchand

avec anxiété. Oh, jurez-le moi, jurez-le moi!

M^{me} Elliot, pâle et l'angoisse peinte sur les traits, regarda le ciel et dit d'une voix grave et triste :

— Mon époux est là haut; il sait combien je l'aime, il sait qu'aussi longtemps que je vivrai son image sera gravée dans mon cœur... Oh, Edmond, si vous m'entendez, plaignez-moi, et pardonnez le sacrifice que je suis obligée de faire pour l'amour de notre enfant.

Le visage de Bathurst devint radieux, et il eut un sourire de démon sur les lèvres :

— Vous cédez donc enfin! exclama-t-il, vous m'épouserez?

— Je vous l'ai dit: placez mon enfant dans mes bras, et je vous obéirai... Que Dieu me vienne en aide, ajouta-t-elle.

Et l'infâme, en songeant à cet époux qui vivait seul en Angleterre, pleurant toujours celle qu'il croyait sous terre depuis longtemps, murmura avec une joie satanique :

— L'amour et la vengeance vont donc triompher à la fois!

(A continuer.)